

sont toujours circoncis, « *parce qu'ainsi les gros plans sont meilleurs* ». Il semble qu'il y a là matière à se tromper. Après tout, il n'existe pas de différence à l'œil nu entre deux pénis en érection, l'un circoncis et l'autre incirconcis.

Toutefois, il est vrai qu'un pénis circoncis dans la position molle présente la forme d'un pénis en érection avec son gland à découvert. L'hébreu moderne semble refléter cet état puisque l'on y nomme le pénis "*zaïn*" dont le sens en hébreu biblique est « arme ». Ce choix d'un terme à double entente en dit long sur la conception du rapport sexuel. On pourrait ainsi expliquer pourquoi ce "*zaïn*" doit sembler toujours prêt pour l'action.

* *

La plupart des anciens rituels, depuis leurs origines archaïques dans leur pratique et dans leur fonction symbolique servent avec évidence un but sociétal. La mutilation et la scarification des enfants de la tribu étaient courantes dans un grand nombre de sociétés anciennes.

Quand on fait la liste de pratiques déplorables comme la scarification des jeunes hommes, l'excision des femmes, la circoncision des adultes et la non moins odieuse habitude du bandage des pieds des fillettes en Chine, toutes commises au nom de la religion et de l'ordre social, la circoncision des bébés mâles ordonnée par la foi juive semble être un inconvénient négligeable. Toutefois, les implications symboliques de cette pratique sont extrêmement sensibles. La *brit* – l'alliance – imprime une marque dans les jeunes corps, signe qui les lie entre eux. Le groupe affiche ainsi un haut degré de cohésion et d'obéissance. Dans sa fonction symbolique, la circoncision dénote une castration. La virilité du nouveau-né subit une réduction pour le faire entrer dans le groupe national.

Dans la Bible, Dieu a ordonné à Abraham de circoncire tous les mâles dans sa maisonnée à l'âge de huit jours (Genèse 17, 19). Chaque homme a la responsabilité de la *brit* de son fils afin de perpétuer l'alliance d'Abraham. La relation père-fils, probablement la plus complexe émotionnellement, est chez les fils d'Israël entachée de cette intervention symbolique sur leurs parties génitales. La circoncision est la marque de la soumission absolue de chaque génération à celle d'avant. Ce n'est donc pas un hasard si le peuple juif semble être aux yeux des autres extrêmement loyal à son passé commun et à ses traditions.

* *

La Bible fait l'éloge d'Isaac le juste, le premier enfant circoncis car il a ce mérite d'être un modèle d'obéissance. Son assujettissement à son père, le puissant patriarche Abraham, se reflète dans un événement particulièrement dramatique : alors qu'il était tout jeune, son propre père l'a lié à un autel parce qu'il avait l'intention de le sacrifier, lui son fils unique, en l'honneur de son nouveau dieu Yahvé. Isaac est l'acteur absolument passif de cet événement fondateur pour les trois religions monothéistes. Son père Abraham, alors âgé de cent ans, a montré sa totale soumission à l'impératif divin en acceptant de sacrifier son premier-né. Le Seigneur, heureux de cette aveugle docilité, a remercié Abraham par une autre promesse : il s'engage de nouveau auprès du patriarche dans une alliance éternelle. Après le sacrifice d'Isaac, le Tout-Puissant assure encore Abraham d'une grande postérité (Genèse 22), dans les mêmes termes qu'il l'avait fait la première fois tout en lui ordonnant la circoncision (Genèse 17).

La rébellion des mâles contre leur père fait partie intégrante de leur développement naturel. Dans l'ensemble du monde animal, et surtout chez les mammifères, le mâle ayant atteint sa prime maturité cherche à s'intégrer dans la société en se mettant en compétition avec les anciens pour acquérir l'autorité sur l'ensemble du groupe et des femelles. Toute société humaine développe différentes stratégies pour enrayer ce processus naturel. Les religions excellent à développer des entreprises pour protéger les plus émérites des anciens gagnés par la vulnérabilité de leur âge. Le sacrifice des plus jeunes pour le bien collectif en est une, soit sur l'autel divin soit au front. Ainsi, les hommes plus anciens peuvent-ils conserver leur position prépondérante en se targuant d'être les champions de la tradition ou les gardiens de la solidarité tribale.

Le rituel du sacrifice du premier-né semble ainsi un passage obligé dans l'ancien monde. Il marque la soumission au sublime et aux divinités en colère. Toutefois, il revêt un aspect beaucoup plus sombre. Les jeunes mâles se rebellent naturellement contre leurs pères. En prenant la décision douloureuse de sacrifier la vie de sa progéniture au bénéfice du reste de la société, le père affirme son autorité dans sa plénitude. Le judaïsme possède jusqu'à aujourd'hui

une cérémonie qui symbolise le « rachat du premier-né »¹, souvenir de la ligature d'Isaac.

Les relations d'Abraham avec son fils sont emblématiques de ce que notre tradition religieuse réserve pour les futures générations. Les jeunes gens ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour glorifier le Seigneur et le clan (récemment représenté par l'État d'Israël). « Honore ton père et ta mère » est un commandement important du Décalogue. Je ne connais aucune loi juive spécifiant que les parents ont l'obligation de défendre leurs enfants et de prendre soin de leur futur. Nous pensons qu'ils le font toujours de manière « naturelle ».

On ne peut espérer du père juif de rester inactif, dans l'attente que son adolescent de fils se rebelle contre lui ou le rejette. Avec subtilité, il anticipe la révolte en s'imposant dans la chair de son fils à l'âge le plus tendre possible. En décidant d'une marque sur la masculinité de son fils, il le lie aux traditions des anciens avec une efficacité sans pareille.

L'opinion publique israélienne fut scandalisée, trois ans après la Guerre des Six Jours, par la pièce du jeune metteur en scène subversif Hanoch Levin. Il utilisait le mythe de la ligature d'Isaac (*akeida*) pour décrire le père israélien fanatique sacrifiant son fils pour une guerre inutile². Depuis lors, des milliers de jeunes ne cessent de donner leur vie dans un sacrifice de routine pour satisfaire l'arrogance belligérante de leurs anciens. Le bras armé en demande toujours plus. Si quelqu'un a des doutes sur le sens religieux de ce lien, la reformulation du texte récite le jour officiel du Souvenir en dit long. Quand j'étais à l'école, nous avions l'habitude de dire : « *Souviens-toi, Peuple d'Israël de tes fils et tes filles, peuple de labeur et de paix, qui sont tombés dans les batailles pour défendre l'honneur du pays...* ». Maintenant, les enfants des écoles se tiennent au garde-à-vous près des monuments et récitent : « *Souviens-toi, Seigneur, de tes fils et tes filles...* »

Les Hébreux, qui étaient le groupe le plus instruit du monde antique, n'ont jamais envisagé l'option de la circoncision féminine (à ce sujet, il conviendrait de dire : Dieu merci !) Par conséquent, les femmes ne sont pas admises dans le rituel qui « transforme en juif », ce qui n'est pas si surprenant, vu qu'elles ne sont pas obligées de respecter la plupart des *mitzvot* (commandements) du judaïsme.

1. Quand l'enfant a trente jours, on remet formellement de l'argent à la communauté.

2. Hanoch Levin, *Toi, moi, et la prochaine guerre*, 1970.

Seuls les garçons se voient affligés de cette coupure douloureuse. Toutefois, les femmes lèguent l'identité juive à la nouvelle génération. Un homme juif peut s'avérer le plus religieux possible ; ses enfants ne seront jamais considérés comme juifs s'ils ne sont pas nés d'une mère juive. D'autre part, chaque bébé fille est une mère potentielle pour des enfants juifs : peu importe qui la fécondera ou qu'elle suive un style de vie à l'encontre de la religion juive.

Ce système d'entrée à canal unique dans le peuple juif explique aisément l'obsession continuelle pour la « démographie » des Israéliens et des Juifs à travers le monde. Bien qu'on puisse décrire le judaïsme comme une religion patriarcale typique, en fait, les hommes dans cette culture n'ont aucun loisir de choisir des partenaires étrangères. Pourtant, élire l'élue de son cœur dans des cercles étrangers est particulièrement commun compte tenu des mouvements de populations. Les hommes juifs ne peuvent suivre cet exemple s'ils veulent que leurs enfants fassent partie du groupe national religieux dans lequel ils sont nés.

Cette absence de compromis en ce qui concerne les mariages mixtes procure à la femme une position de valeur en même temps qu'elle la conforte à coopérer de gaieté de cœur avec le rite d'initiation essentiel du judaïsme.

L'expression « mère juive » évoque la totale dévotion aux enfants. Dans la littérature juive et dans la culture populaire, la mère juive, si aimée, est tellement portée aux nues que certains pensent honnêtement que l'amour maternel est un autre apport venant du monde juif. Il est intéressant d'observer cette forte vénération dans le contexte du traumatisme que chaque mère juive doit vivre au début de sa relation avec son petit garçon. Malgré cette épreuve pour ces jeunes femmes, la *brit*, avec une incroyable efficacité, fait d'elles les meilleures défenseuses de ce groupe national religieux. Une fois qu'elles ont coopéré avec les hommes pour marquer leurs bébés dans leur chair, ces mères se sentent investies d'une mission : préserver cette identité unique que leurs fils ont acquise dans la douleur.

Le retranchement du prépuce (« *Ce qui est retranché ne se recolle pas* », répètent les forums anti-circoncision sur l'internet) inspire une autre intéressante considération sur les relations de la mère avec son bébé. Les partisans de la circoncision arguent que cette intervention chirurgicale d'une minute contribue à une plus grande hygiène des parties génitales. En effet, les pénis incirconcis avec leurs fluides accumulés

sous les plis du prépuce peuvent connaître des problèmes de santé. Le plus grand avantage de la circoncision, ce qui en a fait jadis une opération justifiée par le corps médical, consiste en ce gage de propreté.

Les mères des enfants incirconcis doivent avec méticulosité enseigner à leurs enfants à décalotter pour nettoyer cette partie de leurs corps. Une fois que l'enfant est suffisamment grand, il doit en prendre soin lui-même, comme il veille à se brosser les dents ou à se laver les oreilles. D'après le docteur Penelope Leach³, pendant les toutes premières années de la vie de l'enfant, le prépuce est attaché et se sépare du gland quand l'enfant atteint l'âge de quatre ou cinq ans. Le D^r Leach affirme clairement que la circoncision est parfois médicalement nécessaire s'il est difficile de décalotter de force avant que le processus ne devienne naturel.

Les mères des enfants circoncis n'ont pas besoin de s'occuper des parties génitales de leurs garçons à partir du moment où la cicatrice après l'opération est guérie. Une intimité excessive entre mère et fils est ainsi évitée, mais le petit garçon se voit privé d'une forme les plus simples de masturbation. Couper le prépuce signifie donc un autre rituel de propreté stérile pour une religion qui s'est faite la championne des rituels d'hygiène.

* *

Les Israéliens laïcs, émus par les horreurs de la *Shoa*, plaident en faveur de la poursuite de la circoncision car elle exprime une solidarité entre les mâles juifs. À l'aide de cette marque physique d'origine religieuse, les nazis ont identifié les Juifs cherchant à échapper à leur machine de mort. Ce souvenir particulièrement douloureux les presse à maintenir cette coutume. En faisant entrer des nouveau-nés dans l'alliance, nous justifions la marque de notre autodétermination nationale. Même les Juifs les plus enclins à la laïcité ne peuvent se résoudre à rompre avec cette incision symbolique qui nous sépare des autres nations. La circoncision a rendu tragiquement vulnérables des milliers d'hommes et de garçons. Tout naturellement emplis d'émotions, nous préférons la brandir comme symbole de notre nouvelle identité de peuple libre défiant tous ses adversaires, au lieu d'y renoncer.

3. *Your Baby and Child*, 1977 (ouvrage cité p. 161).

Toutefois, cette façon de penser présente un inconvénient. Nous vivons présentement au Moyen-Orient, la région d'où toutes les traditions anciennes tirent leurs origines. Revenus au pays où notre histoire nationale a commencé, forcer les hommes à baisser leurs pantalons ne révèle plus vraiment leur religion vu que dans cette grande région, des centaines de millions de gens – certains d'entre eux étant nos ennemis jurés – circoncisent leurs jeunes garçons (parfois, hélas, leurs jeunes filles).

Les musulmans persistent à faire subir cette opération douloureuse à leurs jeunes garçons avec autant de dévotion que les juifs. Ils célèbrent la circoncision par de délicieuses agapes en musique et danse comme les juifs le font. La seule différence est que la plupart des jeunes musulmans participent au rituel en pleine conscience car la circoncision a lieu quand ils atteignent l'âge de la puberté. Ils peuvent donc apprécier pleinement ce rite de passage très particulier.

Dans quelle proportion cette opération mineure très douloureuse affectent les jeunes musulmans, laissons cela à l'imagination. « Les arguments contre la circoncision masculine »⁴ concernent aussi les musulmans qui sont encore plus mal lotis. Les jeunes garçons sensibles doivent être sans aucun doute terrifiés à l'approche de l'opération et traumatisés après. Les juifs, quant à eux, si petits quand ils sont circoncis, sont davantage épargnés. D'ailleurs, les musulmans israéliens dans leur ensemble pratiquent la circoncision sur les très jeunes bébés, sous influence de la coutume juive.

L'expérience de la circoncision procure-t-elle un sens de solidarité entre les jeunes musulmans mâles ? Altère-t-elle leur vision de la violence, du sacrifice et de leur assentiment machiste aux grandes douleurs ? Toutes les hypothèses sont permises. Cette incision dans la chair que ces garçons subissent à ce stade fragile de leur développement affecte sûrement leur exubérance naturelle et peut-être renforce une propension à la violence. C'est en fait un exercice à supporter la douleur et l'agression. Cela pourrait expliquer en partie pourquoi les relations entre les hommes et les femmes sont si tendues ou pourquoi ces dernières ont beaucoup plus de mal dans cet environnement pour obtenir avec succès l'égalité qu'elles méritent.

4. D^r Peter Ball, *Public Health*, www.norm-uk.org

Une chose est certaine : l'alliance que Dieu a scellée avec les enfants d'Abraham ne leur a en rien servi à leur faire réaliser combien ils ont en commun ou encore leur enseigner à vivre en harmonie sur le même coin de terre.

Elle a plutôt confirmé le fait que les peuples circoncis se soumettent et se résignent pendant des générations et qu'ils acceptent que les pères dominent les fils, les grands-pères les petits-fils et que le passé l'emporte toujours sur l'avenir. Elle a aussi facilité un figement intellectuel déprimant si caractéristique des religions au Moyen-Orient. Le rituel de la circoncision peut expliquer pourquoi les juifs comme les musulmans se soumettent passivement à des hiérarchies oppressives et autoritaires qui les manipulent et agissent contre leur propre intérêt.

On peut certes éprouver du respect pour la spiritualité, la moralité et l'inspiration sublimes qui sont imparties aux bons croyants dans le judaïsme comme dans l'islam. Toutefois, il n'est pas interdit de réclamer une nouvelle forme de cohésion entre les ouailles et d'éradiquer la mutilation des parties intimes pour raisons rituelles. Si nous voulons à tout prix afficher un symbole de notre appartenance à un groupe national, n'importe quelle carte magnétique, puce de silicone implantée sous la peau ou encore une bague évoquant la fraternité pourrait faire l'affaire. Nous sommes bien au XXI^e siècle.

Dans les deux sociétés, c'est aux femmes d'ouvrir le débat. Elles sont bien les seules à ne pas se sentir stressées en mentionnant le sujet.

CINQUIÈME PARTIE

FRÈRES

Vous, mes frères, maintenant : alors que vous êtes sur le point d'aller vers l'est, vous devriez toujours avoir en mémoire que vous êtes des peuples orientaux depuis les tout débuts ; que, tandis que tout l'Occident se prépare à aller vers l'est pour recevoir l'héritage des morts, vous devez y aller pour ramener à la vie les morts et pour commencer une nouvelle société. Le plus grand contempteur du Judaïsme est l'Occident. C'est pourquoi, je pense qu'il n'est pas naturel que le peuple hébreu, qui est oriental, joue son destin en s'imposant à l'est avec les peuples de l'Occident. Je crois que le peuple hébreu peut vivre et se tenir debout ; je pense que ce grand peuple avec ses livres et son grand esprit sans lesquels il est difficile d'imaginer ce que serait le monde est capable une nouvelle fois de faire revivre une société. Toutefois, cette société se formera à l'est. L'immense Orient se réveillera de son sommeil et adoptera une vie naturelle. Alors, ce peuple devra conduire les autres nations à la tête de l'Orient revivifié... Par conséquent, mes frères, quand vous irez vers l'est, n'y allez pas comme des ennemis de l'Orient, mais comme des amoureux et des fils fidèles. Soyez forts afin de le faire revivre et non de le faire mourir.

[...] Une nouvelle génération va se lever et elle vivra, elle guidera le peuple... S'il est vrai que le peuple d'Israël a une mission, qu'il prenne sa *Tora* et ses écrits et qu'il les porte jusqu'en Orient..., non en *Eretz Israel* mais vers l'Orient dans son ensemble... alors, mon peuple saura qu'il va sur un chemin sûr et vrai. Que cette génération ne dise pas avec arrogance qu'elle peut accomplir cette mission en hâte. Mes frères, écrivez sur votre drapeau : « *Je veux voir mais ce n'est pas encore le moment, j'observe mais je ne m'approche pas* ». Allez vers l'est, allez vers l'est.

Discours de Nachman le dingue, dans *Lean de M. Z. Feiberger*, 1875

L'État nous a été dérobé!

La classe sociale la plus favorisée s'efforce toujours de maintenir chez elle-même, et le plus longtemps possible chez les autres, une illusion de sécurité, de permanence et d'ordre.

Doris Lessing, *Mémoires d'une survivante*¹

* *

Les gens avaient l'habitude de hausser les sourcils, incrédules et surpris, quand ils apprenaient que j'étais en route pour Ashdod afin de passer le week-end avec mes parents. « *Vous n'êtes pas des Ashdodim, Ofra, c'est bien sûr ?* », demandaient-ils sur le ton qu'ils auraient pris pour vérifier si j'étais liée à Charles Manson. Je dus expliquer que mes parents avaient déménagé à Ashdod après l'obtention de mon diplôme à l'université de Tel-Aviv. En effet, je n'avais pas grandi dans cette ville côtière du sud qui n'avait guère connu à cette époque l'éclosion de jeunes cadres aisés.

Le nom d'Ashdod évoquait immédiatement rixes et bagarres. Dans les complexes immobiliers construits sur les dunes autour des eaux profondes du nouveau port, de grandes familles d'immigrants, la plupart originaires d'Afrique du Nord, vivaient dans de petits appartements qui comptaient plus d'enfants qu'il n'y avait de lits. La misère rendait furieux, parfois délinquant, puis encore plus furieux.

Vers la fin des années soixante, un dirigeant très charismatique se fit connaître en ville. Yehoshua Peretz osa défier l'autorité de la toute puissante Histadrout, l'Union nationale des Travailleurs, à cause des conditions de travail dans les modernes installations portuaires, récemment mises en service. Il était né au Maroc, mais ses enfants avaient grandi à Ashdod avec leurs deux mères qui (au comble de l'outrage) s'acceptaient l'une l'autre tout en vivant dans des maisons différentes. Peretz avait l'idée que les ouvriers ayant construit le port seraient maintenant embauchés de manière définitive. L'Union des Travailleurs

était d'un autre avis. Néanmoins, sous la direction de Yehoshua Peretz, le port fut paralysé par une série de grèves qui firent chuter de moitié l'import-export israélien pendant plusieurs mois. Finalement, le Parti travailliste et la Histadrout se soumièrent à la majorité des demandes des travailleurs d'Ashdod car ils ne purent affaiblir le soutien dans la ville au dirigeant local. Ashdod et Yehoshua Peretz représentèrent depuis un véritable cauchemar pour l'Israël enraciné, complètement identifié avec le Parti travailliste et ses options sociales. Ce dirigeant local, hardi et barbu, ainsi que ses délégués syndicaux, parlaient un hébreu élémentaire avec un fort accent marocain et préservaient les modes de vie et les coutumes du Maghreb. Ils prirent la liberté de formuler des revendications au bénéfice de leurs intérêts privés tout en rejetant les appels à la responsabilité collective.

Aussi, l'État – c'est-à-dire les médias, les politiciens et toute personne ne vivant pas à Ashdod – fut consterné devant tant d'égoïsme qui tournait au sabotage. La condamnation par l'opinion fut unanime.

Par conséquent, mes parents ne furent guère enthousiastes quand, en 1968, on leur offrit de partir vivre dans ce lieu d'infamie. Toutefois, il fut bien difficile d'ignorer le lot d'avantages qu'on proposait à mon père, alors technicien en électronique dans une grande société de sécurité pour le prix de son déplacement. À cette époque, le gouvernement israélien pensait que délocaliser des sociétés de haute technologie dans les villes en développement ne pouvait que renforcer le tissu social tout en améliorant les conditions économiques. Les personnels qualifiés qui acceptaient de partir avec leurs familles pour Ashdod recevaient des subventions au logement et des prêts d'hypothèque sans équivalent. Pour notre famille, qui vivait depuis des années en location (certes protégée comme il était d'usage à l'époque), ce fut une occasion unique d'accéder à la propriété.

Le lieu du lotissement que nous vîmes inspecter se trouvait en haut d'une colline de sable blanc dominant une magnifique plage sauvage aux eaux cristallines. L'entrepreneur privé proposa des appartements de haut standing, quatre par immeubles avec de charmants balcons et de petits jardins. C'était une opération immobilière de rêve. Dans les années qui suivirent, ce même genre de logement avantageux ne fut offert qu'à ceux qui acceptèrent de s'installer dans les Territoires occupés (la Cisjordanie ou encore précédemment dans la Bande de Gaza).

1. Albin Michel, 1982, traduit de l'anglais par Marianne Véron.

À la différence d'Herzliya dont les plages sont réservées à des gens extrêmement aisés ou encore de Tel-Aviv dont le front de mer n'est plus qu'une barre de grands hôtels, Ashdod, planifiée comme une ville côtière, est devenue un centre urbain très méditerranéen. La culture d'Afrique du Nord, ce mélange des genres arabe et français en fait un environnement plaisant à vivre.

Mes parents ont vécu plus de vingt ans à Ashdod. Chaque fois que je m'y rendais pour passer du temps avec eux, il me semblait que j'y trouvais un lieu de villégiature privilégié. À la fin des années soixante-dix, je pris de longs congés de mon travail pour y séjourner. J'emportai ma machine à écrire Hermes et je passai quelques semaines à corriger les épreuves de traduction de deux livres de Gerald Durrell pour une grande maison d'édition. La petite chambre que mes parents mirent à ma disposition prédisposait à une concentration idéale sur l'histoire de cette famille excentrique, folle de soleil, si bien décrite dans *Ma famille et autres animaux* ainsi que dans *Oiseaux, bêtes et grandes personnes*. Mon Ashdod pourrait se peindre dans les termes de la Corfou de Durrell :

« À travers les branches de notre citronnier près de ma fenêtre, la splendeur de l'étendue bleue de la mer m'appelait. Je quittai mes livres pour de grandes baignades dans les vagues, à la chaleur douce de septembre ; mes amis prenaient du temps avec moi pour de longs pique-niques sur des plages désertes au sable frais. »

Plus tard, lorsque je visitai Corfou, si peuplée et si commerciale, je fus alors convaincue que la plage d'Ashdod était beaucoup plus belle.

En 1980, je me mariaï et partis à l'étranger. En visite, je fus déçue de constater que la vue sur la mer de mon ancienne chambre avait totalement disparu. En contrebas de la colline devant chez nous, on avait construit un immeuble de trois étages, en dépit de toutes les normes réglementaires de la planification. Ses nuances de vert-jaune foncé contrastaient en mauvaise part avec les autres maisons blanches dans la rue qui ne dépassaient pas deux étages et abritaient quatre familles. La nouvelle construction était sans nul doute une villa privée.

Mes parents haussèrent les épaules. C'était la demeure, m'expliquèrent-ils, d'un parent du ministre de l'Intérieur, le jeune monsieur Aharon Abouchatzeira, la nouvelle figure du Parti national religieux. On voyait d'ailleurs souvent ce dernier arriver en compagnie de sa famille en limousine avec chauffeur. La rumeur disait qu'il était le véritable

propriétaire de la maison et que son parent n'était qu'un homme de paille. Abouchatzeira, descendant direct d'un saint rabbin marocain aux pouvoirs surnaturels goûtait vraisemblablement la beauté de ce coin de Méditerranée autant que nous.

La « maison Abouchatzeira » est devenue un site célèbre à Ashdod. Je n'ai jamais rencontré l'honorable ancien ministre ni infléchi mon avis défavorable sur sa maison vert-jaune. Toutefois, pendant les années quatre-vingt, je me suis vue plus d'une fois prendre sa défense, le verbe haut et le visage en colère. Ces débats houleux avaient lieu en pleine « affaire Abouchatzeira ». Au même moment, Israël prenait un tournant idéologique vers un nationalisme religieux fervent.

* *

Israël avait connu des scandales de corruption avant cette affaire et en a vu d'autres par la suite. Cependant, ce cas où un ministre était inculpé et reconnu coupable pour mauvais usage de fonds publics était alors une « première ».

Depuis les débuts de l'État, la nature très centralisée de l'économie israélienne permettait commodément à des officiels corrompus de se remplir les poches. Comme un rituel bien établi, l'Israël socialiste se déclara collectivement choqué à chaque nouvelle révélation sur l'avidité de ses fonctionnaires puis développa aussitôt une remarquable tolérance à l'égard de cette faiblesse humaine. Le regretté Premier ministre Lévi Eshkol a mis en avant le verset : « *Tu ne muselleras point le bœuf quand il foule le grain* »², un morceau de sagesse juive traditionnellement cité pour éviter de punir les anciens de la communauté quand ils se montraient corrompus.

Le premier mouvement de protestation contre la corruption s'appelait « La ligne des volontaires » et avait une réelle influence au milieu des années cinquante. Dans les années soixante-dix, on découvrit des affaires de corruption au Théâtre national Habima, au sein de la compagnie contrôlée par le gouvernement pour le transport du pétrole et dans la caisse maladie du Parti travailliste. Pour cette dernière, son directeur général était le puissant Asher Yadlin sur le point de devenir gouverneur de la Banque d'Israël avant que cette « affaire Yadlin »

2. Deutéronome 25, 4.

ne l'envoyât en prison pour quelques années. Des fuites dans l'enquête policière au sujet d'irrégularités dans le fonctionnement du ministère de la Construction désignèrent le ministre Abraham Offer comme principal suspect et le poussèrent au suicide.

Un seul secteur de la société restait complètement à l'abri de ces désagréables fouineurs de contrôleurs, qu'ils fussent internes ou externes, et ne souffrait d'aucune dénonciation de la part de fonctionnaires frustrés. L'argent alloué aux institutions religieuses est resté pendant de nombreuses années sans aucune surveillance. Qui méritait d'être financé par l'argent public, pour l'amour du ciel? Quel usage serait-il fait de ces fonds? Dans quelle poche cet argent arrivait-il? La plupart des politiciens israéliens et leurs fonctionnaires désignés n'avaient guère envie de le savoir.

L'autonomie financière des institutions religieuses a beaucoup de sens. En effet, pendant des siècles, les Juifs ont, par leurs contributions à leurs communautés, financé rabbins, chantres, enseignants, professeurs, sacrificateurs, contrôleurs de *kashrout*, gardiens de bains rituels et autres officiels et administrateurs. Sur ces dons, on offrait des pensions aux éternels étudiants de *yeshivot*, on entretenait les maisons d'études et bien sûr, on faisait la charité aux nécessiteux.

Les anciens de la communauté religieuse ne répondent de leurs actes que devant eux-mêmes et le Tout-Puissant. Ils ont vécu ainsi pendant des milliers d'années en diaspora. Quand un membre de la communauté n'était pas satisfait de la gestion des affaires, il avait une alternative très simple : traverser la rue et construire lui-même son propre *beit midrash*. Or, quand l'État d'Israël, après avoir décrété la fin de la diaspora, assumait la responsabilité du financement des services religieux dans le pays, un changement fondamental venait d'avoir lieu.

Cette décision fatale a fixé à jamais le caractère religieux de l'État et a contribué à cet inextricable imbroglio entre la religion et l'État³. Ainsi fut mis fin à deux mille ans de responsabilité communautaire, lorsque rabbins et administrateurs religieux devinrent des fonctionnaires.

3. D'après l'ancienne membre de la Knesset, Shoulamit Aloni, aujourd'hui disparue, David Ben Gourion a accepté que la *Halakha* devienne une partie du code législatif de l'État suite à un ultimatum lancé par le Conseil des rabbins américains en 1947. *Haaretz*, Supplément littéraire du 27 août 2001.

Au début, ce panachage ne plut pas à la majorité d'entre eux et même éveilla leurs soupçons. Qu'un appareil d'État soit impliqué dans la marche du service divin était et reste inacceptable aux yeux du monde religieux. Les *haredim*, les juifs ultra-orthodoxes, craignaient avec justesse que toute coopération avec une autorité laïque pourrait entraver la discipline interne de la communauté. Aussi, ont-ils refusé les fonds offerts par l'État sioniste afin de préserver leur indépendance. Le noyau dur de la communauté adhère encore à cette position idéologique rigoriste et fait l'objet de l'admiration des autres ultra-orthodoxes. Sans surprise, ce noyau dur ne recouvre plus que quelques familles⁴.

La tâche délicate de créer une synergie entre le sionisme et la religion juive incombait au Parti national religieux. Le PNR et ses incarnations successives ont toujours incarné l'idéologie la plus compatible avec l'État d'Israël; il est à la fois nationaliste et religieux sans aucun camouflage hypocrite de socialisme libéral. Cette prouesse conceptuelle s'associe, pour une plus grande efficacité, à un drainage d'allocations en faveur de *yeshivot*, de crèches pour les futures générations, d'autres institutions religieuses et d'une liste sans fin d'emplois pour le monde religieux. Un accord tacite a toujours prévalu entre tous les gouvernements israéliens et l'*establishment* religieux : aucune autorité laïque n'a son mot à dire en ce qui concerne les fonds réservés à des buts religieux. Les années passant, les ultra-orthodoxes, décomplexés, acceptèrent de profiter aussi de cette manne juteuse au bénéfice de leurs institutions. Ce parrainage pour la création d'emplois et la réalisation de projets génère en permanence et sans limites des satisfactions personnelles comme institutionnelles.

En 1980, après plusieurs scandales de corruption impliquant de hauts dignitaires du Parti travailliste, la police ne pouvait plus longtemps ignorer ce pieux secteur. Suite à des fuites, on apprit que la police démêlait une énorme affaire de corruption impliquant entre autres le puissant dirigeant du PNR, le D^r Yosef Bourg, alors ministre de l'Intérieur. Toutefois, sans que personne n'en fût surpris, l'enquête, au nom de code délicat de « Dossier pêche », avait été classée en catimini à la suite d'une pression intraitable sur la police comme sur le bureau du procureur d'État. La sordide combinaison de la religion, de la politique

4. La communauté, connue sous le nom de Neturei Karta (« Les gardiens de la cité »), compte seulement huit à neuf familles, d'après les guides-experts de Jérusalem.